

MARIE PRA

PREFACE POUR UN VAISSEAU SPACIAL

Je propose ici un texte condensé sur mes souvenirs d'enfance et de jeune femme.

Ces extraits, je les ai allégés de nombreux passages trop personnels, de noms propres appesantissant la lecture, de morceaux susceptibles de contribuer à une vision infantilissante du passé – il ne s'agit pas de bavasser dans une nostalgie châtrée et gâteuse, mais d'affirmer une généalogie, de dessiner le paysage d'une terre – la Bourgogne – d'une région – la Méditerranée – de faire relater des « histoires vraies » concernant la guerre, ou le milieu parisien ; de restituer des sensations positives, parfois euphorisantes. Comme Stroheim découpant les *rushes* de ses interminables films, il s'agit ici de réaliser son passé. Aux naïvetés de l'anecdote, se conjugue les premiers soubresauts intellectuels de l'enfance : comment un cerveau de la taille d'un poing envisage-t-il certains problèmes déjà fondamentaux, et devient-il un cerveau de femme ?

« Ca commence comme du Pepys et ça finit comme du Proust » : petit à petit, devenir grand !

PRÉFACE POUR UN VAISSEAU SPATIAL

Les enfants de ma génération, les garçons plus particulièrement – mais je n’ai appris à être une fille que sur le tard – étaient conditionnés pour aimer les voyages dans l’espace. J’avais dix ans quand une sonde nous envoya les premières images choc de la planète Neptune, énorme et invivable boule bleue : les portraits de la belle lointaine passaient et repassaient sur nos écrans de télévision ; ce fut, pour moi, une des émotions fortes de cette année-là. J’avais longtemps languï, en vain, pour obtenir en jouet un vaisseau spatial rond, surmonté d’une sphère transparente. J’adorais la science-fiction. Mais, surtout, ce à quoi j’aspïrais le plus, c’était de tout préserver.

Imaginez – la Terre est détruite. La fin du vingtième siècle approchait, nous avons été des êtres abominables, nos bombes étaient à présent capables de faire exploser la planète. Cela viendrait un jour, forcément. Mais j’aimais à la folie ce qu’il y avait de beau sur Terre ; et j’imaginais posséder un vaisseau, en forme de diamant coloré : les objets nécessaires, aimés, y survivraient à la planète, lancés dans l’espace, garantis pour l’éternité.

A défaut de vaisseau spatial, je possédais une autre machine ronde, un cerveau. Et là aussi, j’accumulais. A un moment ou un autre, très tôt, peut-être ai-je dû penser : souviens-toi de tout. Ouvre un magasin pour chaque sensation, chaque journée de ta vie. Très tôt, parce que mes premiers souvenirs auditifs et visuels remontent à l’âge de deux ans. A trois, je discerne déjà des raisonnements. A quatorze, il fallut ouvrir la boutique, et l’écriture devint la petite monnaie pour transposer mes souvenirs. Je mis alors en chantier un grand projet autobiographique – qui n’a cessé de se porter bien depuis – et les épisodes de mon enfance furent ajoutés en préface. Je n’ai pas conservé ces derniers : paix à leurs cendres.

Si je les reprends à vingt-cinq ans, ce n’est pas inspirée par ce besoin fatigant d’écrire de la nostalgie, de « confesser », de « ressusciter », qui guette tant d’écrivains centenaires. Mais parce qu’il est temps, je crois, de rédiger une préface aux années suivantes. Non pas que l’enfance soit une préface : c’est un âge solaire, une explosion de vie, d’énergie, de couleurs et de rêves au galop. L’enfance n’est pas un début, mais un interminable midi, si vaste en explorations, si près de la réalité tactile que, l’écriture, au fond, n’a pas grand chose à y faire.

Mais je n'aime pas l'idée d'un vaisseau spatial auquel il manquerait une patte ou une aile : aussi j'entreprends de revenir sur mes treize premières années, tout en sachant que, dans cette masse foisonnante, je ne pourrai extraire que quelques épisodes au grand jour.

Je suis née le 29 mai 1979, mais cette date n'est pas non plus un début : nos ancêtres étant déjà nous-mêmes, en naissant, nous ne faisons que nous installer et reprendre un nouveau souffle. Il me paraît étrange de m'associer ainsi à ma propre famille. Le fait est pourtant là : ma vie serait illisible sans ce qui la précède.

Ma famille paternelle tenait pignon sur rue à Beaune, dans le commerce du vin. J'ai vu quelques fois ma grand-mère, c'était, sur la fin de sa vie, une grosse femme diabétique qui vivait grâce à l'aide de ses filles, dans un petit logis joliment décoré de ses propres tableaux – elle était assez douée pour les peintures d'oiseaux – de bibelots surprenants – elle m'offrit un objet oblongue en ivoire qui ornait ses étagères – et d'une bibliothèque où reposaient, somptueusement reliées et alignées, *La Révolution* de Michelet et toute la *Comédie Humaine*. Ma grand-mère restait assise dans son fauteuil et, tout en parlant, se tournait nerveusement les pouces : « Il n'est pas nécessaire de sortir, disait-elle, on peut voyager dans sa tête ». Cette phrase résumait son mode de vie. Elle me vénérât parce que j'étais le dernier vestige de mon père. On disait beaucoup de mal d'elle : ses filles, tout en s'en occupant par devoir, ne l'aimaient pas ; c'était une mère possessive, accaparante – elle avait peut-être même, ai-je entendu, contribué à tuer mon père. Quand elle mourut, se sachant sans doute peu regrettée, ou ne se regrettant pas elle-même, elle abandonna toute velléité d'enterrement et donna son corps à la science. Des goûts de luxe et une vie difficile l'avaient laissée sans économies : j'en reçus en tout deux cent francs d'héritage.

Ma grand-mère avait épousé mon grand-père paternel, qui s'enfuit dans la nature après lui avoir légué deux enfants : ma tante, alors âgée d'un an, et mon père, Pierre de son prénom, qui en avait trois. De ce grand-père, je n'ai qu'une photographie, et cette unique, bien vague évocation, que je pus arracher à ma grand-mère : « Oh, me dit-elle, pouces tournoyants et sourire dans le vide, c'était un homme gentil, très gentil. » Ignorant ses origines, je me suis parfois plu à lui imaginer une lointaine ascendance juive : pour moi qui suis devenue juive par l'esprit, ce serait un peu le chaînon manquant. Pourtant les faits n'ont rien d'honorable. Mon grand-père, qui était je crois un aventurier, partit en Afrique et fut arrêté pour détournement de fonds ; on raconte qu'il mourut en prison, appelant ses enfants à son chevet, ce que ma grand-mère aurait jalousement caché ; une autre version des faits prétend qu'il

aurait fini sa vie en liberté, et sans se soucier de ses devoirs paternels. Quoiqu'il en soit, son corps fut jeté dans une fosse commune dont j'ignore jusqu'à l'emplacement.

Ma grand-mère se remaria, via les petites annonces, avec un homme non moins volage qui lui donna deux filles et prit la fuite également. J'ai eu très peu de contact avec ces deux tantes : l'une s'est installée dans une vie normale ; l'autre, mariée à un ivrogne et restée sans descendance, n'a donné signe de vie que lorsque j'avais quinze ans, après s'être soigneusement éloignée pendant l'apocalypse qui suivit ma naissance.

Un an avant moi naquit le fils de la sœur de mon père. Cette histoire n'est pas anodine : elle s'intègre parfaitement dans ce tissu d'évènements auxquels je n'ai pas assisté, mais qui forme la matière première, l'argile incorruptible de mes romans et contes. Ma tante était très jeune et l'enfant, le fruit d'un premier amour hors-mariage. Ma grand-mère, qui semblait considérer que les hommes n'avaient rien à faire dans l'éducation des enfants, jeta le père dehors et fit de ma tante une fille-mère. Elle s'accapara mon cousin, qui ne dut son salut qu'à l'arrivée énergique d'un second amour dans la vie de ma tante : l'anneau fut passé et l'enfant adopté avec succès.

Mais revenons à moi. Du côté maternel, nous sommes le croisement d'individus plus reposants. Mon autre grand-mère, « mamy » de son surnom affectueux, que je n'ai jamais cessé de voir et qui porte encore vaillamment ses quatre-vingt ans, alléluia, est issue de la petite paysannerie de Haute-Marne. Elle a l'accent bourguignon endiablé et la verdure langagière d'un Mangeclous du terroir. Avec cela, les larges proportions d'une femme rompue aux durs travaux physiques depuis l'enfance. Mamy a connu la vie comme on la menait encore au dix-neuvième siècle. A l'âge de huit ans, elle perdit son père, tuberculeux des suites de la Grande Guerre, et suivit sa mère, qui était domestique dans de grandes maisons bourgeoises à Paris. Sa mère était un modèle de vertu et d'honnêteté, et mamy, déjà d'un caractère fort sociable – et fort tout court – fut placée à l'école. Son terrible accent déchaîna les moqueries de ses petits camarades parisiens ; et la pauvre enfant, qui savait si bien lire, chanter, conter, ne pouvait plus ouvrir la bouche en classe sans que les rires n'exploient autour d'elle : l'institutrice l'en punissait en l'envoyant s'asseoir au coin.

Une jeune femme, habituée des maisons cossues, des immeubles haussmanniens, où mon arrière grand-mère faisait le ménage, refusa d'abord de rencontrer d'Edith Piaf, parce que : « Une fille du peuple ! » Elle se rendit néanmoins au concert de la chanteuse – et en ressortit si

bouleversée, qu'elle devint littéralement adoratrice de *cet air qui m'obsède jour et nuit*.

Enfin on retourna à la campagne ; mais la deuxième guerre mondiale éclata, et mamy, âgée de quatorze ans, dut prendre avec sa mère le chemin de l'exode. Un obus tomba à quelques mètres de la colonne de réfugiés dont elle faisait partie – et n'explosa pas. Ma naissance a tenu à ce hasard.

Papy est moins bavard sur ses origines. Ses ancêtres ont tenu à Paris un café que fréquenta jadis Verlaine. Il y a des marchands et des Maria dans sa famille, nom dont la consonance portugaise, italienne ou espagnole – comme on voudra – m'a toujours intriguée. (Dans la rue à Paris, certains étrangers me prennent pour une Russe.) Les années de résistance passées, il devint instituteur de village et père sévère de trois filles, dont ma mère.

C'est ici le moment de parler de mes parents et de l'apocalypse. Ma mère, née en 1950, avait vingt-deux ans, et mon père dix-neuf, quand ils se rencontrèrent. Leur sociabilité mutuelle, leur goût des voyages, le climat de ces années-là contribuèrent peut-être à l'enchantement. Maman, drôle et même un peu fantasque (à l'époque), se proclama « anarchiste révolutionnaire » le temps d'une saison, comme tout le monde, et fuma des joints avant de réaliser qu'elle était enceinte ; naïve, gentille et généreuse, mais incapable de retenir le titre d'un livre et la tête pleine de lieux communs, elle aima mon artiste de père qui jouait de la guitare et enregistra des chansons d'une qualité étonnante. Doué pour les langues, il savait le grec, lisait les auteurs américains alors à la mode et écrivait des poèmes étranges.

Sa sensibilité extrême, sans doute ébranlée par son lourd passé familial, se croyait atteinte sans remède. Il voulait vivre de sa plume, et ne parvint qu'à être infirmier psychiatrique. Un mal-être lancinant, épais et noueux comme de la boue mouvante, le poussa à boire. Ma mère, qui le voyait s'anéantir, jugea bon de garder l'embryon que j'étais alors, dans l'espoir que cette naissance raccrocherait mon père à la vie. Quand j'arrivai le 29 mai, tous deux furent extrêmement heureux ; maman, qui hésitait à m'appeler Marie ou Eléonore, se vit contrainte de me donner le prénom double devant les piétinements de la sage-femme.

On s'installa près du centre ville de Dijon, et mon père continua de boire. Voyant qu'il ne maîtrisait plus toujours ses gestes, et qu'il portait parfois une arme avec lui, ma mère effrayée alla consulter un psychiatre – lequel, sans doute aussi aviné, lui conseilla simplement : « Madame, dites à votre mari qu'il faut qu'il vous respecte. » En désespoir de cause, le divorce fut prononcé, j'allai vivre avec ma mère dans les H.L.M. de la

banlieue dijonnaise, et mon père partit en Bretagne où il se suicida quelques mois plus tard.

Récemment, lors d'une réunion familiale, ma mère brandit au-dessus de la table une bouteille de vin de Beaune et répéta, souriante, à qui voulait l'entendre, que ma branche paternelle était originaire de cette ville, que mon « papa » y avait vécu... Je lui souris, reconnaissante d'une telle évocation. Les autres convives, oncles, tantes, grand-parents, cousin, cousines, continuaient de parler, n'entendant pas ou feignant l'ignorance. Il est des chambres mortuaires que les vivants n'aiment pas visiter, même en paroles.

A l'âge de deux ans, suite à ce décès, je développai une gingivite stomatique herpétique carabinée. J'avais l'intérieur de la gorge couverte de boutons, hurlait des soirées entières et urinait sur les chaises. Cela finit par me passer, pourtant, comme tout passa, jusqu'au souvenir de mon père. Son existence fut oubliée, dans un compartiment de mon cerveau. Niée, recroquevillée, maudite et méprisée, elle allait me laissait libre pendant toute l'enfance. Je n'aurai pas l'ombre d'un père jusqu'à l'âge de quinze ans.

Les années quatre-vingts ne furent pas seulement celles de la science-fiction et du rêve grisant, facile, qu'incarnait Neptune : dans les faits, c'était le début du pourrissement social. Les mœurs soixante-huitardes dégénérèrent en individualisme effréné et en provocation clinquante, les anciens révoltés devinrent maîtres de l'opinion publique et élaborèrent des diktats, l'argent caracola en tête de toutes les valeurs et, tandis que le racisme, nouvellement interdit par la loi, rampait, croissait derrière les coulisses, les plateaux de télévision, plus pailletés et assourdissants que jamais, mettaient en valeur des femmes qui se vantaient de faire des bébés sans père. Je ne m'en rendais pas compte et je remercie Dieu de n'avoir pas été adolescente, c'est à dire écorchée et lucide, durant ces années borgnes. Pour moi, j'étais en enfance comme d'autres partent en voyage : ce serait fête et éternité – tous les jours ou presque.

DIVINE ALGERIE

Je n'ai pas d'odeurs qui remontent de l'Algérie. Pas même cette odeur simple qu'on retrouve en soi certains jours de chaleur, quand, sur une terrasse ou près des mûriers sauvages, vous vous surprenez à sentir sur la peau de vos mains l'odeur du pain cuit, doré avec douceur. L'Algérie que j'ai connue à l'âge de quatre ans est donc sans saveur, purement visuelle, comme une succession d'images jetées à même l'écran, hachées et tourbillonnantes. Mais ce qui demeure, c'est l'impression d'une joie sans relâche, d'une santé sportive, d'une grande facilité à vivre, quand rien ne faisait obstacle entre le monde et moi, quand j'étais toute à mon corps et à mes sensations pures, avant que l'intellect ne vienne faire ses maux irréparables.

Dans l'avion, on me mit près du hublot et, en tournant la tête, j'aperçus, sur le fond mi-bleu, mi-brumeux du ciel, un nuage rond et touffu comme une boule de coton, un vrai nuage de dessin animé. Cette intrusion de la caricature dans la vraie vie m'étonna.

Le premier souvenir que j'ai de l'Algérie, c'est qu'on nous logea dans un hôtel dont les rideaux étaient rouges, et qui, tirés, baignaient les chambres dans une atmosphère sanguine. On nous fit grand honneur en projetant sur la façade d'un immeuble le film *Ali Baba et les quarante voleurs*. Je me rappelle une scène dans laquelle des hommes, dont on n'entendait plus que la voix, se poursuivaient sur des chemins terreux noyés par la nuit ; et une telle conjugaison du noir de l'image et du noir de la vraie nuit prêtait à cette projection sur immense écran un pittoresque dont j'étais ravie.

L'hôtel donnait accès à deux piscines : une petite, qui était rassurante et très fréquentée, et la grande où je me baignais le plus souvent, sertie dans une bouée blanche à motifs bleus et jaunes. Le bassin était carré et sa profondeur, de quatre mètres peut-être, affolait mon imagination. Au fond de l'eau, une lucarne donnait, tel un aquarium, sur les galeries de magasins construits en sous-sols. Nous nous y promenions un après-midi, maman, son amant et moi, quand subitement, une jeune fille surgit dans la lucarne et, ses longs cheveux bruns clairsemés par l'eau, nous adressa un grand salut de la main. J'y répondis émerveillée, consciente que je ne pourrai jamais accomplir l'exploit de plonger à une telle profondeur pour aller saluer les passants.

J'eus durant tout le séjour, et jamais en dehors, la folie des limonades. Il y en avait, comme un jeu de billes, des jaunes et des oranges. J'en prenais toujours une, pendant ces repas qui, servis dans une vaste salle, avec un plafond de voûtes blanches retombant ça et là en piliers, faisaient mes délices. L'Algérie était alors d'une fraîcheur incomparable. Jamais ses couleurs ne m'ont paru violentes. Le ciel était d'un bleu sans intensité ni éclaboussure. Tout le groupe des touristes, y compris maman, était tombé malade : pas moi. J'étais en grande amitié avec les gens du pays, notamment avec notre guide, un jeune Kabyle dont j'ai oublié le nom, et jusqu'au visage, mais ma mère m'assure qu'il avait les yeux bleus et les cheveux blonds.

Dans le car qui nous menait au désert, ce dernier entreprit de faire chanter les enfants. L'un d'eux, interrogé, entonna dans le micro une fredaine en vogue. Il avait six ans et peut-être la maturité suffisante pour oser cela, pensai-je en mon vocabulaire. Désireuse de me soustraire à cette humiliation, et sentant mon tour venir, je fus intéressée d'entendre que le garçon sollicité juste ensuite allait être épargné : « Ah ! Il dort ! » constata notre guide. Je me penchai contre la vitre, et, les yeux clos, mimai le sommeil. « Eléonore, tu vas nous chanter quelque chose ! » reprit le micro. Silence. « Bon, lança le guide narquois, elle se cache et fait la tête. » Je fus vexée que mon subterfuge n'ait pas mieux pris.

Le sol d'un jaune doux vira au beige sale quand nous arrivâmes au lieu où étaient gardés les dromadaires. Est-ce le pelage de ces quadrupèdes qui déteint ainsi sur mes souvenirs ? J'avais été la première partante pour monter sur « les chameaux. » Leur vue me stupéfia. Ils étaient beaucoup plus grands, massifs, solides, que je ne l'avais imaginé. Décontenancée par cette réalité en coup de fouet, je hurlai quand ma mère tenta de me pousser sur leur selle. Elle insista : j'ai le souvenir d'une violence psychologique inouïe. Je me débattais, pleurant de toutes mes larmes, les jambes en avant repoussant le vide. Ma mère laissa tomber. Les bêtes étaient bien gentilles d'avoir supporté mes cris sans quitter leur bon air de vaches insomniaques.

Je ne me souviens guère du désert. Jusqu'au bout de notre excursion, il me semble avoir vu de petites herbes, ténues et sèches, percer le sol. Nous devons être à l'extrême pointe – le petit bout de l'orteil du Sahara. Pourtant, je me vois aussi monter, avec impatience, une bosse dont le sommet ne vient pas. La terre s'efface dans le sable fin, rendu plus clair. Il n'y a pas d'arrivée, pas de boucle bouclée – mais un immense bonheur d'être là, un amour d'enfance pour ce pays qui m'a imprégnée.

PRENDRE LA MER ET MAL AGIR

Mon oncle et ma tante étaient riches, de la grande classe moyenne. Leur maison à Saulieu, qui servait aussi de cabinet de dentiste, en imposait. La salle à manger bordée de plusieurs piliers de marbres enfoncés dans le mur. Le billard inutile, devant la chambre de mes cousines, immense et tapissée de moquette bleue, avec, entre les lits, des tapis de poils duveteux comme des nuages aplatis. Le pré que la famille possédait, ses deux étangs, où j'avais la nausée des eaux boueuses, des promenades pour rien et des poissons pêchés. La propriété de mon oncle était un lieu si dépourvu de familiarité que je m'y sentais, malgré mes cousines, toujours un peu mal à l'aise. Cette image d'un couple austère était si follement ancrée en moi que, quand ma mère eut l'intelligence de me dire : « Qu'est-ce que tu deviendras, si je meurs ? » prise de panique je répondis : « J'irai vivre chez papy et mamy. » – « Ils sont vieux, c'est à la campagne ». Mon autre tante et son mari vivant à l'étranger, il ne me resterait que l'austérité. Et cette perspective ajoutait à l'épouvante de me retrouver seule au monde.

Pourtant c'est à eux que je dois la plupart de mes vacances, à eux que je dois la mer, des nappes entières de soleil, des brassées de lauriers roses, des paysages intensément vécus, et adorés. L'été de mes cinq ans, seule année où ma mère nous accompagna, ils louèrent une grande bâtisse située près d'une plage de l'Atlantique. Était-ce le lieu, la ville alentour, nous disions que nous étions « à la Benne ». Pour situer l'endroit, il n'est pas anodin de noter qu'une fois nous nous rendîmes en Espagne en voiture. Des montagnes pâles encerclaient l'horizon. Je demandai comment on prononçait « montagne » en espagnol. Je retins mal le mot, mais surnommaï en cet honneur mon chat en peluche Serras, dérivé de *las sierras*. On fit une pause dans un café espagnol qui ressemblait à une grange. Un petit garçon vint nous interpeller ma cousine et moi : inconscient de notre différence, il nous débitait à la tire des phrases incompréhensibles ; nous nous regardions gênées de ne savoir que lui répondre.

A la Benne, nous logions dans une maison à étage, carrée, sertie d'un parc, vert et dégagé, avec son étroit logis d'arbres à l'arrière. Un midi, les adultes dressèrent la table dehors ; les enfants jouèrent, le vent souffla, je vis voler au-dessus des bouteilles et des cris ma bouée

blanche. On ne me disputa pas, comme je l'avais craint, car j'avais fait mal – et mal agir était une de mes hantises.

Me promenant à l'arrière du parc, je baissai les yeux sur une chenille. Instinctivement, sans penser à bien ni mal, je l'écrasai du pied. Ma cousine, qui avait mon âge et un sens aigu de la nature, me dit : « Il ne faut pas l'écraser, ce sont des bêtes gentilles ». Je regardai la morte : étonnement. En effet, pourquoi l'avais-je tuée ? Sa laideur ?... Elle ne m'avait rien fait. Et c'était une créature inoffensive. Alors, dès que ma cousine eut parlé, je sus que j'avais mal agi, et que je ne referais jamais cela, sans raison.

J'ai retrouvé la bâtisse, trente ans plus tard, et l'ai reconnue de suite.

Il y eut des mal faire maritimes qui pouvaient coûter la vie, mais l'exemple qu'on m'en donna cette année me parut excessif. Un jour, ce fut tempête : le drapeau rouge avait été hissé sur la plage. Rare et excellente nouvelle. Je ne reverrai jamais ce spectacle. Par la suite, je serai abonnée aux caresses de la mer Méditerranée, aux chatouillements de ses vagues sans acier, petites lampées sur le sable lisse et foncé par l'eau comme une peau hâlée. A la Benne, les vagues s'affaissaient comme de fines falaises grises, dégringolaient en rouleaux d'écume mousseuse – faisaient spectacle. Ca, une tempête ! J'aurais presque pu m'y baigner, et rouler comme un bigoudi entre l'eau fâchée et la plage déserte.

LES YEUX S'OUVRENT

« Et il y a le maquereau nègre, l'askari nègre, et tous les zèbres se secouent à leur manière pour faire tomber leur zébrure en une rosée de lait frais »

(Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*)

On prête plus attention aux chutes abruptes qu'aux lents glissements de terrain. Si je me souviens au mot près d'anecdotes particulières, je suis incapable de me rappeler une seule seconde le moment où mes yeux se sont ouverts sur l'apprentissage des lettres. Si, je me souviens qu'il y avait deux façons d'écrire les *t* et les *g* majuscules – mais du bouleversement intime que j'attendais, nulle trace. Le jour de la rentrée, j'avais dansé d'ivresse jusqu'à l'école. La sœur d'Anne-Cécile, ma grande amie d'enfance, d'un air blasé, me rétorquait : « Tu verras, quand tu y seras depuis plusieurs années... » Je m'en moquais : rien, rien ne pouvait valoir le bonheur d'apprendre à lire. Ce n'est pas qu'à la maison on m'eut raconté des histoires ; mais je savais, pour avoir vu la sœur d'Anne-Cécile penchée sur son travail, que lire n'était pas naturel. Que des traits arbitrairement tracés puissent signifier quelque chose relevait à mes yeux de la magie domestiquée. Mais comment la magie se résorba en ordre – mes yeux ne s'en souviennent pas.

Nous nous rendions à l'école primaire par une petite allée pleine de charme, dite « allée Jacques Prévert, poète » (je lisais ce dernier mot : *pouet !*, ce qui me faisait ricaner). L'école du même nom était assortie au quartier : la cour, avec son échantillon d'arbustes, son grand bac à sable longé d'une allée, son terrain de sport et son préau, et doucement fermée par un grillage très fin, n'était écrasée par aucune ombre ; les bâtiments, quant à eux, se présentaient sous forme de cubes fraîchement peints, clairs et aérés.

Je fus prise d'écriture sous l'impulsion d'une urgence extérieure.

J'avais sept ans. A l'école, des garçons martyrisaient de moqueries une fillette nommée Nazah. Elle était grande, maigre, très renfermée, et se départait rarement d'un air triste qui ajoutait à sa gentillesse d'apparence. Elle encaissait sans mot dire les railleries dont elle était l'objet : les autres lui disaient qu'elle « puait ». Et cette puanteur avait une origine pour eux : elle était arabe, elle ne se lavait pas – les deux insultes étaient jumelles. J'étais choquée qu'on lui inflige un tel

traitement. C'est vrai qu'elle avait une odeur, différente de la nôtre, un peu fade – mais je n'admettais pas qu'on la maltraite pour cela !

Je possédais un grand cahier dont la couverture représentait une mappemonde lumineuse sur fond noir. Je ne sais comment l'idée me vint, en partant des mésaventures de Nazah, d'écrire un livre contre le racisme qu'elle subissait. Je rédigeai donc deux pages de prêches, si l'on peut dire, convaincus, sensibles et simplistes, à des lecteurs potentiellement racistes. J'y disais que rejeter les Noirs sur les apparences était injuste et que si notre planète était en danger, « l'union de tous ses habitants serait nécessaire pour la sauver. »

Comme je ne pouvais nourrir tout l'ouvrage de ce constat moral, je décidai d'ouvrir mon livre à la géographie mondiale, qui me passionnait. Il y serait question des différentes couleurs de peau d'un continent à l'autre, des buildings américains et des dessins animés japonais, du drapeau rwandais et des prénoms européens.

En face de chaque page écrite, je disposais d'une page blanche que j'emplissais de dessins illustratifs ou de jeux éducatifs à l'usage de mes lecteurs. J'insérai un passage sur « les stars » d'origine étrangère : il allait de soi qu'elles étaient américaines par essence. L'exemple de la star était à mes yeux Madonna. Et cela allait bien, comme nom, à une célébrité. Ce fait m'interpellait : pourquoi les chanteuses, les acteurs, portaient-ils des noms qui sonnaient si bien et allaient de pair avec leur image, leur personnalité ? Pourquoi jamais un nom plat ou ridicule ? J'ignorais alors qu'existaient les pseudonymes. Et je ne parvenais à expliquer cette adéquation parfaite entre un être humain et un nom que par le biais d'une prédestination mystérieuse, quoique contestable : car, écrivis-je, quand les stars étaient bébés, en les nommant on ne pouvait pourtant pas deviner ce qu'elles allaient devenir. Mais je n'avais pas le vocabulaire suffisant pour exprimer ma pensée, et, tout en lisant mon texte à ma mère qui, assise sur son lit, me contemplait (pour une fois) avec une joie rayonnante, je sentis que je cafouillais – qu'une ficelle manquait entre l'idée et moi.

L'enfance est une trêve aux questions psychologiques – notre regard, alors débarbouillé d'un égotisme douloureux, se porte avec plus d'aisance vers le monde extérieur. Le questionnement reste au-dehors : assise dans une voiture, près de nos tentes plantées sur un terrain de camping échelonné curieusement, en escaliers, je feuilletai mon premier livre d'astronomie. Les planètes du système solaire. Fabuleux. J'y pense et c'est comme si je me répandais hors de moi... J'apprends que le soleil mourra un jour, dans quatre milliards et demi d'années. C'est un choc. L'immensément grand a raison de moi.

FONTANGY

« La mélancolie, cette étrange fleur du mal ; la nostalgie, cette exquise fleur du rêve » (Pierre Poupon, *Les Fruits de l'automne*).

Quand la voiture maternelle avait monté la route qui mène à Fontangy, un petit village bourguignon où vivaient mes grand-parents, et qui ne ressemblait à aucun autre village, quand la neige faisait marée blanche sur ce lieu bâti au flanc d'une colline, ou que le soleil en décuplait la beauté des teintes, et que le panneau annonçant *Fontangy* paraissait au bord de la route, je levais les bras et faisais coutume de crier un : « Fontangy ! » tonnante d'enthousiasme. Puis la voiture descendait une côte et remontait un chemin, et cela suffisait pour que Fontangy épouse la structure du toboggan. Toutes les maisons du village étaient des laideurs, de vieilles pierres ; la maison de mes grands-parents, qui les surplombaient, avait la fraîcheur des maisons neuves, elle irradiait par sa blancheur, son aspect massif et ses contours clairs.

De sa terrasse, il était aisé d'embrasser du regard l'ensemble doucement vallonné du paysage. S'imposait à nos yeux une colline large et basse, arrondie comme un sein, couverte au sommet d'un mamelon de forêt d'un vert sombre, dense, qui paraissait être de la mousse. Ailleurs, le paysage s'aplanissait, et derrière les maisons aux toits de tuiles oranges, des prés verts à moutons ou vaches blanches, des champs jaunes, cuivrés sous le soleil, avec leurs énormes boules de foin, et quelques arbres feuillus parsemés, déroulaient leur tapis comme une somptueuse pâte d'amande, jusqu'aux forêts du Morvan, où le soir, j'étais émue d'apercevoir, sous l'horizon, les lumières de Saulieu parmi lesquelles battaient le cœur de mes cousines.

A Fontangy, les jours se fondent les uns dans les autres, il n'y a guère de souvenirs saillants sur lesquels je puisse m'attarder, sans perdre l'essentiel – leur insaisissable couleur. Pour mes dix ans, mon grand-père m'offrit un grand tableau noir d'instituteur, en bois : j'étais si contente que je lui avais sauté au cou. J'allais pouvoir imiter chez moi ce que je faisais quand j'avais le privilège d'entrer dans la mairie, abritant aussi l'école du village et son unique salle de classe. Le sol était couvert de grandes dalles froides, les murs d'un vert pâle étaient percés de fenêtres très hautes. Il y avait un vaste tableau d'ardoise grise, lisse comme une vitre, poussé au fond de la salle. Je prenais les craies et je

composais un cours, je notais des multiplications et passais l'éponge sèche, qui laissait sur la surface un nuage blanchâtre, tandis que de minuscules pellicules de craie tombaient sur le rebord, m'enveloppant de leur odeur. Si j'avais le droit d'être là, c'était parce que papy, qui avait longtemps enseigné en ce lieu, travaillait dans le bureau adjacent : il était secrétaire de mairie ; pour moi c'était la même chose que d'être maire.

Un jour de soleil, comme j'escaladais les murs en pierre, je fis l'inventaire de tout ce que mes grand-parents possédaient, et il me vint la certitude que papy, qui faisait de la politique, était riche, que la plus belle portion du village nous appartenait. D'abord cette maison, neuve du hangar, noir, aux murs couverts d'outils de jardinage et d'ustensiles, avec sa chaufferie et sa cave à bocaux, son congélateur empli de sorbets aux framboises entassés par son Mangeclous d'épouse, jusqu'au grenier, dont une partie, d'abord réservée pour deux lits sommaires, avait été reconvertie en chambre de luxe. Je fréquentais surtout l'étage intermédiaire : pour sa salle où vivent encore les fantômes des cadeaux déchirés ; pour sa cuisine où nous mangions, de la soupe aux vermicelles le soir, et des gaufres parfois ; pour ses chambres qui étaient au nombre de trois, comme dans les maisons de riches.

Le jardin, sous la terrasse, tombait en talus, les fleurs s'y déversaient, un banc de pierre et un mince escalier gris, discret comme le filet d'un ruisseau, lézardaient entre les buissons. Derrière la maison, le jardin, plus ombragé, s'achevait par une rangée de thuyas, et nous avions une balançoire colorée à trois sièges. Quand j'avais trois ans, les femmes de la famille m'y poussaient et s'esclaffaient de rire car je chantais à pleins poumons : *Le tourne-sol, le tourne-sol, n'a pas besoin de boussole !* Mais vite, cet exercice, dont j'appréciais les mouvements aériens, me donna des nausées. J'étais pourtant d'une santé resplendissante ; Fontangy me voyait sauter d'un mur à l'autre, effectuer en courant l'ascension du pré qui, derrière nos thuyas, montait raide vers les hauteurs de la colline, faire des pompes et filer sur les routes en vélo.

J'affectionnais le mur qui séparait le pré du potager de mamy ; c'était une zone franche entre les vachettes et les grappes de reines-claude. Ma grand-mère, courageuse au travail, cultivait pommes de terre, fraises, haricots, tomates, salades, et des fantaisies de saison ; comme si ce n'était pas assez, les enfants pouvaient, en longeant la maison, faire la cueillette des framboises. Au cœur du potager, une vieille auge en pierre, qui n'avait jamais servi que de baignoire quand l'eau courante n'existait pas, fut inaugurée bassine pour mes quatre ans, avant de redevenir réservoir d'eau, quand mes grand-parents renoncèrent à utiliser leur puits. Fascination des puits ! Nous plongeons

la tête vers ces profondeurs du temps jadis. Près du cimetière, le vieux lavoir délaissé commençait de tomber en ruines. Chaque soir, une fermière veuve, et sa fille de dix-sept ans (comme ce chiffre m'impressionnait !), faisaient défiler sur notre route leur troupeau de vaches blanches, qu'elles allaient coucher dans un pré lointain. Le cortège longeait le grand poulailler de ma grand-mère, où une dizaine de volatiles femelles menait grand train de vie.

Tout cela était nôtre, comme était mienne la cour de l'école communale, puisque que j'étais libre d'y jouer au football, et que mamy, munie d'une lampe de poche, venait chaque soir y nourrir des lapins couchés dans de petits clapiers sombres ; nôtre, le verger aux arbres secs et noueux que je descendais en sautant le mur d'un bond, parce que son propriétaire nous autorisait à y faire la cueillette des poires, et la maison effondrée qui y éparpillait, dans l'herbe jaune, ses dernières ruines.

Il est des lieux que j'ai aimés et qui m'ont servie sans faillir, des paysages que j'aurais empochés, pour mon vaisseau idéal. A Fontangy, mon imagination se défroissait et filait au vent, au rythme des courses et des roues du vélo. Je suis heureuse de noter qu'à l'heure où j'écris, cette patrie nous est encore intacte.

CAVALAIRE

J'avais sept ans, derechef. La mer est calme et trop fraîche – décevante comme chaque matin. Elle repose, la surface à peine irisée par un vent léger. Sa transparence me la rend redoutable. Je sais parfaitement nager, mais j'ai la phobie des eaux profondes. Ce sera la seule angoisse qui me poursuivra durant les neuf séjours que j'effectuerai à Cavalaire, tous les mois de juillet dès l'âge de six ans, jusqu'au début de l'adolescence. Angoisse, parce que mon oncle n'admet pas cette phobie.

Une après-midi grise, sous un ciel en soupape et grevé de brume, un souvenir me sauta à la poitrine. Mes dix mois de midi éparpillés sur treize ans ! Au matin, les lits de mes cousines et la chambre blanche où le soleil entre ; les soirs parfumés, l'air encombré de cigales, et le jet d'eau que je tiens pour arroser les lauriers roses ; la mer verte dans laquelle je m'amuse à faire roulade avant roulade arrière, près d'une plage assommée de soleil. Nous avions chacune notre tour de service pour mettre la table, et les larges verres étaient ocres et opaques. L'allée où on garait la caravane de mes grands parents, bordée de pierres brillantes ; nos trajets à la plage, et ce faux raccourci qui était un petit parc de pins, au sol jonché d'épines odorantes.

Cavalaire était une petite ville touristique du Var, cernée par la mer Méditerranée et des collines peuplées de villas somptueuses, aux tuiles rousses et aux murs crèmes, achetées par des étrangers. Les routes étaient bordées de lauriers roses. Quand nous n'étions pas à la mer ou sur le port, nous montions au Signal, le sommet de la colline sur laquelle était bâtie la villa que louaient mon oncle et ma tante. Et c'était charmant le soir que ces chemins goudronnés serpentant entre les villas, dont nous comparions les mérites, ici une piscine, là un joli chemin dallé, une végétation foisonnante... La ballade qui nous amusait le plus restait celle qui menait de la plage à notre villa. Nous avions le choix entre prendre la route goudronnée, sous un soleil tapant, de longer des maisons apprises par cœur, sans aucun ombrage, ou d'emprunter un raccourci rafraîchi par les arbres ondoyant au son des cigales.

J'étais passionnée par les chants de la Révolution française, et je les avais entonnés sur la terrasse, où nous prenions tous nos repas. Faite de petites dalles rouges et sillonnée par les fourmis, elle était en

partie couverte : des tiges de fer avaient permis le maintien d'un toit en fines lamelles de bambous ; derrière nous, les plantes grimpantes achevaient de cerner la table. J'avais surnommé Moïse un pin parasol obèse, asile des fourmis, aux branches duquel furent tendus des hamacs. Montée sur l'arbre au coucher du soleil, je contemplais la colline d'en face, les couleurs douces du ciel, la sérénité de l'air et le cœur me battait de bonheur...

Un des grands plaisirs de Cavalaire, c'était la plage l'après-midi. Il y avait beaucoup de monde et la mer réchauffée, verte, opaque, dansante. J'en prenais possession comme d'une piscine, faisant sous l'eau des successions de roulades avant et arrière. Puis, une fois sortie, je me ruais vers la douche publique et, glacée, enroulée dans ma serviette, j'attendais qu'une place sur les matelas se libère. Couchée, le dos doucement tamponné par le soleil, j'écoutais alors le roulement des vagues, le choc léger des balles de ping-pong sur les raquettes en bois, les froissements de papier glacé si ma tante lisait un magazine, tant de bruits délicieux à l'oreille... La journée s'achevait par une tournée de glaces au petit café en bois de la plage ; je prenais un sorbet à la vanille – invariablement le même, car j'avais l'estomac étroit comme d'autres ont l'esprit borné.

DES CHIFFRES ET DES LETTRES

J'étais une enfant sociable, sans cesse avec les garçons de ma classe – bagarres, football, polémiques, discussions autour des dessins animés – et ce n'est qu'à l'adolescence, constatant l'im maturité de mes congénères, leur conformisme et le rejet méprisant de beaucoup d'entre eux face aux « intellectuels », que je me recroquevillai, puis me liai d'amitié avec des gens en général plus âgés, des hommes surtout.

A dix ans, la lecture, en dehors des bandes dessinées, n'était guère de mon cru. Pour ma grand-mère, ce désintérêt constituait un déshonneur planétaire. Certes, j'écrivais des histoires policières, mais il fallut qu'une de mes institutrices nous fasse lire les *Souvenirs d'enfance* de Marcel Pagnol, dont la langue chantait souple, colorée, et bruisante de vie comme une image, pour que j'aie ma première histoire d'amour avec une œuvre littéraire.

L'astronomie, elle, m'enchantait quotidiennement. Des étoiles de papier, phosphorescentes la nuit, brillaient collées au plafond de ma chambre. Au-dessus de mon lit était tendue une affiche représentant toutes les constellations des deux hémisphères, avec le nom des étoiles – j'en savais un grand nombre par cœur. Ma passion pour l'accumulation des chiffres me poussait à retenir les caractéristiques des corps célestes – magnitude des étoiles, degré de pesanteur des planètes, composition de leur atmosphère... J'en faisais des listes incessantes qui prenaient l'allure de concours de beauté. Sachant quelles constellations devenaient visibles à telle ou telle saison de l'année, je lançai mon regard à l'assaut du ciel. J'appris à reconnaître dans la nature ce que j'avais étudié sur papier, et chaque découverte majeure me procurait une émotion où étaient mêlés le sublime et une intime sensation de fraîcheur.

Ce fut dans un jardin près de Chalons, que je reconnus Aldébaran, l'astre rouge le plus brillant de la constellation du taureau. Le ciel, enlacé entre les branches d'arbres hauts, et l'étoile au sommet de la voûte. Je voulus avancer, espérant qu'à cette heure tardive, les constellations de l'hiver, si attendues, si rêvées, allaient paraître à l'horizon : mais un immeuble neuf verrouillait la vue.

Enivrée par mes succès, j'allai les porter jusqu'à Paris, au planétarium de la Villette. Etre sous une voûte étoilée, même artificielle,

entendre parler de l'espace, constituait pour moi une jouissance digne du Big-Bang. Comment résister à cette beauté qui écrase et soulève ?... A la fin de la conférence, désireuse d'impressionner l'organisateur, j'allai lui soumettre une question (dont je connaissais la réponse), à propos de l'étoile Acturus, dans la constellation du Bouvier. Etait-elle d'une magnitude relative de 0.6 ou de 0.06 ? La curiosité alors piquée par mon âge, l'homme me demanda quels étaient les noms des trois étoiles de la ceinture d'Orion. Ma constellation préférée ! « Alnilam, Alnitak et Mintaka », fis-je immédiatement. Il en resta bouche-bée. « Cela fait vingt ans, dit-il, que je pose cette question à toute sorte d'adultes, et aucun n'a jamais su me répondre. »

Avoir dix ans, c'était être à son midi. La vie n'a jamais été aussi vivante que cette année-là, année d'énergie généreuse, artillerie lancée au cœur de toutes les cibles désirées, année si partagée et expansive, au corps et à l'esprit sans cloison. Mes dix ans n'auront pas de redite.... Et ce sera tant mieux !

ELLE S'APPELAIT ANNE FRANK

« Rien n'est plus difficile à connaître que le malheur ; il est toujours un mystère. Il est muet, comme disait un proverbe grec »

(Simone Weil, *Expérience de la vie d'usine*)

J'étais en quatrième, et la longue récréation du midi me valait d'ennuyeuses promenades dans la cour du collège. Un nœud solide manquait à ma vie. Je m'étais résignée à ne pas avoir à qui parler *dans les profondeurs* ; mais, à treize ans, je rêvais encore de réhabiliter l'aventure dans mon existence, depuis que celle-ci avait cessé d'être intéressante, et moi avec.

Une camarade de classe me prêta un livre qu'elle avait apprécié, le *Journal* d'Anne Frank. C'était un petit livre de poche à bordure jaune. Sur le fond bleu de la couverture, devant un extrait d'écriture manuscrite, se dessinait la figure d'une enfant au sourire mince et aux yeux noirs malicieux. Je vais être fascinée par son regard et par la maigreur qui se devine sous la robe blanche, par l'écriture aussi. Je commence à lire, mais je ne suis pas enthousiasmée de suite. Je vais laisser, comme de coutume, traîner le livre.

Vacances de février 1993, Fontangy. Je dors dans la chambre de mon arrière grand-mère, morte quand j'avais sept ans. Tout, du mur aux rideaux, de la couverture à l'édredon du lit, est dans les tons ocres et jaunes, et le soir, à la lumière de la petite lampe, la pièce gagne en intimité chaude, moelleuse, rassurante. La journée, le temps reste gris. La vie semble s'être arrêtée mollement en moi, inactive et limaçonnant avec toute l'inquiétude des oisifs. Je reprends le *Journal*, moins parce qu'il me passionne que parce que j'ai à le rendre. Et puis, j'arrive aux premiers passages où Anne Frank parle de son désarroi : « Qui d'autre lira jamais ces lettres, si ce n'est moi-même ? Qui d'autre me consolera ? » La langue est simple et déchirante, et je sens bien que je n'ai jamais su crier ainsi, jamais su émouvoir ainsi, même en écrivant, alors que je ressens jusqu'au fond du cœur ce sentiment d'abandon.

Je tombe dans le livre. C'est une trappe merveilleuse. Anne a tout ce que j'aimerais avoir, le courage et le goût du travail, cette force de vie qui, grâce au découpage fabuleux, habilement agencé des jours, donne à son existence le relief qui manque à la mienne. Je suis bouleversée par sa sensibilité et la façon dont celle-ci passe, d'elle à moi, à travers

les mots. J'admire la clarté droite, rigoureuse de son esprit, et les phrases qu'Anne Frank écrit sur la maturité qui s'acquiert. Mais quand vient la fin du livre, j'éprouve un long, profond déchirement, je ne cesse plus de pleurer mon amie assassinée. Je prends une feuille et j'écris une lettre pour elle, pour qu'elle m'entende.

Il est des livres comme des mariages : on ne s'en remet pas. Le soir du 28 février, sur de petites feuilles blanches volantes à carreaux, munie d'un stylo noir, je commençai à tenir mon *Journal* et découvris, sans le savoir, mon Amérique. Certes, mon écriture était insignifiante, ma réflexion se perdait dans des digressions enfantines, j'accumulais des noms de choses faute de parvenir à leur donner vie, je ne possédais pas ce talent qui sert de rives aux narrations les plus informes. Mais, ayant terminé le soir, je reprenais mon journal le lendemain matin ; j'y revenais l'après-midi, et une passion naissait entre le papier et moi, plus ambitieuse peut-être que toutes mes tentatives passées. Au bout de quatre jours, j'éprouvai déjà le besoin d'écrire... une préface, aux quelques pages que j'avais rédigées. Car ce journal, je l'avais désiré, ne resterait pas cet embryon, ce souffle d'adolescente ; un jour je saurai écrire une œuvre, un jour je cesserai d'être banale.

Huit ans plus tard, un gros texte tapé à l'ordinateur, relié, et fruit de six à sept versions de réécriture, de compositions, de reprises acharnées, fut mis dans mes boîtes à manuscrits, et donné à lire : c'était le *Journal* d'une jeune femme écrivain qui avait, grâce aux mots, redonné à la vie son ampleur perdue, et puisé ses régals dans le quotidien.

DU PREMIER LIVRE AIME, AUX AUTEURS DE CHAIR

Je lus tout ce qui existait sur Anne Frank – et la difficulté de son père à la publier. Cette histoire n'a jamais cessé de m'émouvoir, de me fâcher – de me passionner. Bien plus tard, je découvris la réalité des usines à livres – les maisons d'éditions. Vers l'âge de vingt ans, montée à Paris pour mes études, je fus, d'abord par relation, puis par « débrouillardise », introduite comme stagiaire chez deux éditeurs parisiens, Robert Laffont, spécialiste en littérature générale, et Plon Perrin, plus axé sur les publications historiques.

Je gardai de bons souvenirs du stage de deux mois que j'effectuai au service éditorial des éditions Laffont. Le cadre y était somptueux. De la grande salle de réunion au sommet de l'immeuble, avec baie vitrée et terrasse garnie de plantes, aux vastes escaliers blancs qui, à chaque tournant, abritaient une photocopieuse moderne, précise et jamais en panne ; de l'entrée luxueuse – avec sa porte vitrée transparente contre laquelle je me cognais sans cesse – aux bureaux clairs et souvent larges des employés ; des ascenseurs aux petits fontaines d'eau potable, presque tout contribuait à créer un climat douillet pour une fragile comète de mon espèce.

On me confiait peu de missions. J'assistais la secrétaire, je faisais des menues tâches. J'enregistrais les manuscrits envoyés à l'éditeur de poésie Alain Veinstein, lui-même poète et romancier assez côté. Cet homme, rêveur débraillé, soupirait à chaque nouvel arrivage tant il trouvait affligeantes les productions de ces obscurs aspirants au Parnasse. Ce mépris me choquait amèrement – par empathie ; j'écrivais beaucoup, y compris à propos des faits et gestes de ces « officiels » qui ne me jetaient pas un regard ; je savais qu'ils me pensaient dépourvus de ces qualités d'observation et d'écriture que je possédais déjà à un degré avancé.

C'était amusant d'avoir des célébrités au téléphone ; et cela faisait toujours son effet de le raconter ensuite. « Allô ! C'est Tsvetan Todorov ! », chanta une voix slave à mon oreille – ce qui ne manque pas de me faire rire aujourd'hui encore. Au détour d'un couloir, je tombai nez à nez avec Jean d'Ormesson : sa petite taille m'étonna. Il avait un pantalon jaune et une chemise toute simple – à peine un habit de ville.

Cet homme semblait dépourvu de magnétisme et d'arrogance. Nous nous dûmes simplement bonjour.

Il y avait aussi le comique involontaire du métier – l'arrivisme de ma voisine de bureau, qui ne voyait en moi qu'une gentille et insignifiante passagère ; un journaliste caractériel, qui avait déjà publié vingt livres sur les courses de voiliers, et qui m'expédia un : « Quoi ?! » furibard parce que j'essayais de défendre timidement les correctrices de son manuscrit ; la patronne de la boîte, qui morigénait ses employées comme des petites filles, empruntait un ton sec de caporal lorsque j'entrai dans son bureau pour lui remettre des photocopies, et qui se promenait en chantant (pieds nus ? j'ai le bénéfice du doute) dans les couloirs. Une réunion de nouvel an, qui sentait bien sa bourgeoisie parisienne – cheveux courts et teints des dames quinquagénaires, bijoux de ci de là, gestes de bon ton mais sans élégance, petits cadeaux et petits fours – un air commun, une affectation de bienveillance et de joie – *les confitures de grand-mère*. La secrétaire me glissa à l'oreille : « C'est la messe-basse, ici. Tout le monde se sourit, mais personne ne peut se piffer. »

Comme le temps libre ne me manquait pas, je me proposai pour lire des manuscrits et en faire la critique. Et je découvris une femme de lettres inconnue, Maxime Pascal, et son beau roman, *Avril en hiver*, bénie soit la postérité si elle retient ces noms. Imaginez une petite Avril Evagari, dont le père ruiné s'est suicidé, et qui survit auprès d'une mère usée par la misère, le chagrin, la maladie. Amoureuse de musique, elle dessine sur des cartons et des draps le clavier d'un piano absent. Autour de cette enfant, entre les grilles d'un vieil hôpital et les arbres d'un square, errent des jeunes gens, brisés jusqu'au suicide ou acharnés à se survivre... Chaque chapitre fait entendre la voix d'un personnage différent, et l'histoire alors esquissée est reprise par d'autres narrateurs, témoins du même monde et musiciens des mots. La diversité des points de vue et des récits, qui s'entrelacent, s'épient, se répondent, défi littéraire difficile, appelait une lecture attentive, d'autant plus que le texte nécessitait parfois des recentrages. Mais le roman, emprunt d'une sophistication à la Virginia Woolf, comprenait de si beaux morceaux, le style, très personnel, insufflant une réelle magie aux peintures de la souffrance morale, de la musique ou de l'errance.

Un tel livre était « trop peu commercial » – il s'agit là d'un argument de paresse – pour convaincre la machine éditorial où je travaillais, encore qu'il eût reçu de bonnes appréciations.

Une fois pourtant, le fardeau d'une mission plus urgente que la publication d'une nouvelle Virginia Woolf, tomba sur mes épaules. Une

éditrice littéraire, vieille dame élégante, douce, adorable, devait boucler l'ouvrage de Séillières, « le patron des patrons » d'alors, maître ès capitalisme et sommité du monde politique. Elle me confia deux couvertures, l'une hideuse, l'autre assez bonne, où la photographie du divin s'étalait largement. « Il faudrait que vous alliez les lui remettre pour qu'il choisisse. Seulement c'est un travail de dernière minute, vous devez être revenue avant quatorze heures, parce qu'ensuite je dois partir. Voici l'argent pour le taxi. Evitez d'en changer, vous gagnerez du temps. »

J'étais paniquée. Moi qui savais à peine prendre un taxi ! Et si l'argent allait me manquer ? Je monte dans le véhicule et donne l'adresse du palace où Séillières fait ses exercices d'éloquence. Arrivée, je demande au conducteur : « Pouvez-vous m'attendre, s'il vous plaît ? J'en ai pour cinq minutes ! » Le pauvre homme me dit qu'il doit finir sa journée, qu'il n'a pas arrêté depuis quatre heures du matin – et moi, obnubilée par le conseil de mon éditrice, persuadée que je ne saurai pas retrouver un taxi si je perds celui-là, je supplie, je fais la stagiaire, bref il consent à m'attendre les nerfs à vif.

Une secrétaire me reçoit au rez-de-chaussée, et m'envoie poser mes fesses dans une pièce somptueuse à l'étage – des canapés, des murs sombres, de grandes glaces et je ne sais quoi comme des tapis rouges. Les minutes tombent une à une, puis en paquets, comme grains au fond d'un sablier. Cinq, dix, quinze peut-être ? Je pense à mon pauvre chauffeur de taxi qui doit m'attendre là-bas et j'angoisse, je suis tellement énervée que j'ai envie de me rouler par terre en pleurant, ou de courir hurler : « Vous pouvez partir ! » à l'homme que j'ai égoïstement tenu en otage.

Une deuxième secrétaire arrive alors. Grande, blonde, jeune – une bourgeoise à la mode, sèche, implacable, et pleine de franc parler : « On ne peut pas déranger Monsieur Séillières, il est en réunion. Quelle horreur cette photo ! Ce n'est pas du tout lui ! Et puis l'impression est mauvaise, comment cela a-t-il été fait ? » – « Je ne sais pas du tout, fis-je, ce n'est pas moi qui m'en occupe. » – « L'autre photo, à la rigueur... Pas terrible, mais ça passe. Vous ne savez vraiment pas comment s'est fait le tirage ? » – « Non, je suis seulement stagiaire. » – « Bon, je vais lui demander son avis tout de même. » Nouveau délai. La blonde revêche reparaît au bout de cinq minutes et j'apprends sans surprise que nous pouvons renoncer au plus hideux des deux portraits.

Je retrouve mon chauffeur de taxi presque en larmes. Il me dit sans aigreur qu'il doit vraiment rentrer et me dépose gentiment près d'une station. J'harponne un deuxième véhicule et retourne chez Laffont en courant, escalade les étages, frappe à la porte de l'éditrice – qui s'exclame en me voyant : « Déjà ! Mais c'est magnifique ! » – « Monsieur

Séillières n'a pas du tout aimé cette photo ; il accepte l'autre. » – « Ah, j'en étais sûre. » – « J'ai pris deux taxis ! » – « Et alors ?... Vous êtes toute essoufflée. Il ne fallait pas vous mettre dans un tel état pour si peu ! »

Comme ma tâche principale consistait à monter et descendre le courrier, j'aimais m'attarder dans le sous-sol bourré de cartons et barré de pièces sombres ; je vis les jeunes employés chargés d'envoyer chaque matin des dizaines d'enveloppes timbrées : courrier des lecteurs, fiches de paie des écrivains. Je me savais un écrivain caché, à la fois exclue et imbibée jusqu'à la moelle de ce monde-là. Déjà, à vingt et un ans, j'étais sans illusion.

SI ANNE FRANK AVAIT ETE UN HOMME...

A Paris, nous prîmes, un coreligionnaire et moi, contact avec un ancien rescapé des camps de concentration. L'homme qui nous reçut était un « jeune vieillard » de soixante quatorze ans, au visage rebondi. Il se passionnait pour l'économie et avait toujours l'esprit en éveil – mais, ce qui me heurta – il pouvait se montrer soudain cassant, lorsqu'une de nos phrases tombait à côté de ses attentes.

On lui aurait soustrait dix années. Sa façon typiquement juive de remuer les doigts de la main, de frotter ses pouces l'un contre l'autre, d'un frottement nerveux et angoissé, suggérait néanmoins une autre mémoire... Il nous montra une énième lettre d'insultes antisémites qu'il avait reçues le matin même : « Rond comme tu es, ne me dis pas que t'as fait les camps de concentration ! »

Quinze ans auparavant, un ami de Serge Thion, célèbre révisionniste niant l'existence des chambres à gaz, avait frappé à sa porte en l'injuriant : « Entrez boire un verre, monsieur, nous allons en discuter », proposa notre rescapé, après avoir fait un gros effort sur lui-même. L'homme victime de la Shoah, et l'homme hostile dialoguèrent pendant six heures. L'ami de Serge Thion, fils d'un militaire extrêmement dirigiste, sortit de cette discussion presque transformé. Il commença à se demander si les camps de concentration n'avaient pas effectivement existé et si son maître ne l'avait pas dupé. Les entrevues se succédant, il se lia d'amitié avec notre Juif et reçut, à son tour, des lettres d'insultes de huit pages de son ancien manipulateur.

Avez-vous tenté d'écrire vos mémoires ? demandai-je à notre hôte. Il me répondit ne pas pouvoir. S'il tente de saisir cette époque entre deux lignes, il retourne dans le camp, le camp est là, et les mots s'annulent. On ne vit après cette épreuve qu'en se tenant à l'écart de soi-même.

Il est l'un des rares survivants d'un épisode peu connu, la *marche de la mort*, pour lequel il fut interrogé, à l'époque, par le *Nouvel Observateur*. On le força à avancer d'un camp d'extermination à un autre, nu, squelettique, dix-huit jours et dix-neuf nuits, dans la neige, sans manger. Il n'était qu'un adolescent et la peau de son visage était si détendue que les autres déportés lui prêtaient au moins cinquante ans.

Tout connaître de l'humanité, à seize ans, était-ce crédible ? Qui ne se serait pas moqué de lui, s'il avait tenté d'en parler – après ?

« J'ai pu voir la nature humaine de près et je peux vous dire qu'il n'y en a que trois pour cent pour sauver le reste. »

Après sa déportation, il effectua un séjour en Espagne. Les ravages de la malnutrition s'étant atténués, son visage était de nouveau celui d'un jeune homme. Il lui était impossible d'exprimer un malheur sur lequel les autres avaient versé une chape de silence – parce qu'il restait inconcevable.

Il se lia avec un groupe de jeunes Espagnols – véritablement jeunes, eux – dont un des passe-temps favoris étaient les plaisanteries antisémites. Au bout de la quinzième tournée, ou de la quinzième tournante, au milieu des éclats de rire gras :

« Pourquoi fais-tu cette tête ? Tu ne serais pas juif, par hasard ? » le héra un de ses amis de table.

« Si », répondit simplement l'ancien rescapé.

Les rires se turent. « Je n'ai jamais vu des gens avoir aussi honte. Je peux vous assurer, nous dit le vieillard, que s'ils avaient pu se dissimuler sous la table, ils l'auraient fait. »

Il s'enhardit ensuite à propos du conflit israélo-palestinien, et je constatai vite qu'il ne faisait pas dans la dentelle. Il ne tarda pas à sombrer dans un véritable délire raciste à propos des Arabes et j'étais gênée d'entendre cet homme, cinq minutes avant si lucide et souple dans ses approches, sombrer dans des platitudes imbéciles. De façon incongrue, il n'exprimait aucune colère lorsqu'il évoquait ses bourreaux allemands.

Involontairement il me blessa beaucoup en me parlant comme à une non-Juive ignorante de tout. Il m'embrassa sur les joues, et nous demanda de transmettre son témoignage, en nous saluant d'un : *Shalom !* Ses yeux, en refermant la porte, étaient baignés de larmes.

J'avais eu, en classe de terminale, un professeur de philosophie nommé Alain David, qui enseigna par la suite au Collège de France ; je me souviens des boucles effilochées, anarchiques, de ses cheveux, de sa manie d'arriver dans les couloirs du lycée en bicyclette, voire en tenue de ski ; peu considéré des élèves, faisant fuir les gens dans les conférences, à cause de son langage trop hermétique ; et avec cela militant contre le racisme, homme rêveur, doux, d'un commerce très agréable pourvu qu'on sache ramener ses phrases à terre.

Il a adopté des enfants, avec sa femme, professeur d'allemand : « Au moins, ils n'auront pas mes défauts. – Ah ! lui dis-je malicieusement, c'est une façon de vous préserver ! – Peut-être... » Car

j'y pensais beaucoup, à monsieur David, depuis que j'avais quitté le lycée : mais pas moyen de tomber sur lui. Six ans plus tard, sur un quai de métro de la gare Saint-Lazare, j'aperçois de dos un homme dont les contours... ne me laissent aucun doute ; je le rattrape et me présente comme étant son ancienne élève. « Je ne me souviens pas de votre nom, mais votre visage me dit quelque chose... », répond-il en souriant. Nous montons jusqu'à la place Clichy, non loin de chez moi, et il m'invite dans une brasserie.

La conversation embraya d'abord sur les livres, et lui de prendre son envolée : « La littérature n'est pas référentielle... C'est ce qui n'a jamais eu lieu... » Alors je finis par lui révéler ce qu'avait été pour moi Proust, qu'il m'avait fait découvrir, comment cet écrivain avait su me rendre sensible à ce qu'il y a de plus charnel dans la réalité – la peinture d'une aubépine, les aplats du soleil contre les façades... Et d'un seul coup, notre dialogue prit un tour humain, le vocabulaire s'allégera, et l'on parla du judaïsme. Je lui révélai ma démarche de conversion, qu'il ne mit pas une seconde en doute. Il ouvrit un carnet d'adresse abondant et me donna les coordonnées de ***, femme philosophe, convertie au judaïsme orthodoxe, de Taguieff, l'auteur alors en vogue de la *Nouvelle judéophobie* – « mais attention, ajouta-t-il, c'est un homme très dragueur, alors s'il voit une jolie fille... » Je notai, notai, et ne contactai personne.

« Je sauterais dans le feu pour Derrida, m'avoua-t-il, mais je n'ai pas partagé son opinion lorsqu'il a crié que la guerre en Irak allait provoquer une véritable catastrophe. Je pense que c'est une question difficile. On ne peut pas laisser Saddam Hussein au pouvoir, et, dans les manifestations pacifistes, on ne parle pas du problème des Kurdes... » Je partageais ses doutes, mais ni lui ni moi ne nous doutions que le pouvoir américain, qui additionnait déjà les bourdes, la bêtise et le messianisme, allait signer son œuvre par des tortures épouvantables.

Il me demanda si j'étais allée voir *Décryptage* (un film de propagande pro-israélienne répondant à celle, pro-palestinienne, des petits écrans) : « Oui, et je l'ai trouvé intéressant, mais je ne crois pas que ce soit très constructif. » Et je m'extasiai à propos d'un émouvant documentaire réalisé par des Israéliens, filmant enfants juifs et arabes de là-bas, et comment ceux-ci se rencontrent : une œuvre poignante d'humanité, la seule susceptible de tendre aux communautés un miroir apaisé, relevé vers... une innocence à faire fleurir.

Alain David me dit qu'il avait voulu organiser une exposition Anne Frank et qu'il s'était vu répondre par un militant antiraciste que « ce genre d'initiative était mal venue en ce moment. » Nous hochâmes la tête en nous demandant comment le message d'Anne Frank pouvait être ainsi dévalué. Au début de la seconde Intifada, le public, révolté par la

misère palestinienne, ne voyait plus d'*universel* dans ce qui était juif. Certes, les Juifs communautaires, avec leur extrémisme, leur bonne conscience et leurs perpétuels airs de victimes, ont de quoi endurcir l'antisémitisme de ceux qui, en ayant déjà dans leur fond, perdront définitivement pied dans les amalgames. On en ignore que les Israéliens sont en général plus modérés, plus démocratiques que cette diaspora sectaire, localisée dans des réseaux.

Exit les Juifs qui se sont battus contre le racisme, pour les causes de petits peuples, exit que j'aie plusieurs fois entendu dire, à la synagogue : « Nous ne sommes pas les seuls à avoir été victimes de génocide ».

CHERCHE DOUCEURS SUCREES A SAINT-SULPICE

Un mois après mon premier stage, j'eus la chance d'être recrutée au service de presse des Editions Plon-Perrin, sur courrier. La signature de ma convention de stage par la maison laissa pourtant planer une première ombre : Corinne, la jeune femme avec laquelle je devais travailler, me fit remarquer que j'en avais demandé un retour d'exemplaire d'une façon peu convenable, que sa collègue n'aurait sans doute pas apprécié. Il n'y avait pourtant ni impolitesse ni désinvolture dans ma demande ; mais je *demandais*, et c'était assez.

Le bâtiment, situé en face de l'église Saint-Sulpice, était digne des façades parisiennes, massives et élégantes ; peu de restaurants égayaient les lieux ; l'intérieur étouffait. Les couloirs, les escaliers, sombres et exigus, filaient entre des bureaux souvent étroits, qui laissaient une couleur jaune sombre ou grise sur la rétine. Trois photocopieuses assuraient seules le service de la maison : il arriva que toutes les trois soient en panne le même jour ; le soleil ne se levait jamais sans qu'une d'entre elles tombe en défaillance.

On m'installa dans un petit bureau sans fenêtre, en face de celui où travaillait mes deux collègues attribuées, Corinne, jeune femme alerte, dynamique, et sensible – je la verrai pleurer après avoir été injuriée par un supérieur, pour une faute dont elle n'était pas directement responsable – et Dominique, une quadragénaire tendue, très professionnelle, dont l'autorité cachait mal une asphyxie interne. On travaillait énormément au service de presse : tant et tant qu'une employée, chargée à elle seule de la publicité pour toute la province, à raison de quarante deux livres par mois, victime des injures sexuelles d'un intellectuel venu du Pôle Nord à Paris à la nage, harcelée au téléphone par une avocate « humaniste », et repoussant indéfiniment ses jours de congé, finit par faire une crise de tétanie qui nécessita l'intervention des médecins.

Mes collègues me donnèrent d'abord des tâches simples à effectuer : envoi du courrier, classement des coupures de presse. Pour la prise en charge des appels téléphoniques, on verra après. Je m'installai dans ce rôle avec soulagement, sans me douter que j'allais mariner dans la même stérilité.

Car rien n'était simple dans ces exercices élémentaires : lorsque des livres étaient réclamés par des journalistes, il fallait aussitôt sauter du siège. On m'avait conseillé de ne pas laisser traîner ce genre de tâche : je courais, l'urgence au ventre, pour que le colis parte à temps. Corinne finit par rétablir la hiérarchie de mes devoirs : le courrier était certes assez pressant, mais il y avait plus pressant encore. On est si sérieux lorsqu'on a vingt ans...

Tout se comptabilisait : photocopies, nombre d'envois. Je devais descendre à la cave avec une clé, fermer derrière moi, et effectuer le compte hebdomadaire des livres qui s'y trouvaient. Tout se vérifiait : Dominique me reprocha d'écrire, sur les enveloppes, le nom des destinataires avant leur prénom – « C'est pas l'état civil, ici ! » ; Corinne me supplia de ne pas écrire Jean des Cars mais *Jean Des Cars*, avec une majuscule à la particule, sans quoi le ci-nommé allait s'en plaindre au directeur de la maison.

Je passais sans cesse de mon bureau au leur afin de classer des coupures de presse dans les dossiers : chaque déplacement me coûtait une prière intérieure. Tout sauf prendre le téléphone, pensais-je, tout sauf ça ! Mais vint un jour où il fallut me mettre à l'épreuve.

Corinne était sortie et j'étais venue m'asseoir à sa place, juste en face de Dominique. Son téléphone sonna. Ma supérieure m'ordonna de répondre d'une voix sépulcrale. Troublée, j'obtempérai. Au bout du fil, quelqu'un me demandait si j'avais tel livre... ou bien tel projet en cours... et encore si... – toutes choses dont je ne savais rien. Ma collègue, les sourcils froncés, braquait sur moi un regard fixe et froid d'inspectrice. Je m'y pris mal, hésitai, bafouillai. Lorsque j'eus raccroché, Dominique me dit : « Bon, écoutez, ça ne va pas. Lorsque vous êtes au téléphone et que vous ne savez pas quoi répondre, dites que vous êtes stagiaire et que vous transmettez le message. Parce que c'est toute l'image de la maison qui pèse sur vos épaules. »

Le lendemain, un enragé me téléphona : quoi ! vociféra-il, j'ai demandé ce livre il y a trois semaines, je l'ai recommandé et je n'ai toujours rien reçu ! Qu'est-ce qui se passe ici, je vais appeler le directeur, etc. « Je ne sais pas monsieur, je viens d'arriver et suis stagiaire », fis-je, appliquant la leçon. Impossible de calmer le bruyant solliciteur. Lorsque je rapportai l'aventure à Corinne, elle me conseilla : « Ne dis jamais que tu es stagiaire. Les gens en profiteront pour passer leur colère sur toi. »

A la fin de la première semaine, un désagréable phénomène se produisit : mon sternum était devenu dur comme une barre de fer. Jamais je n'avais eu, entre la poitrine et l'estomac, un placard pareil.

Les journées suivantes ne me virent pas faire de progrès : je n'eus de répit que lorsqu'on me muta, un après-midi, au service voisin. J'appelai des journalistes de province : ils étaient difficiles à joindre, mais tout se fit dans une atmosphère sereine. Musique classique sur leur répondeur. C'était comme de passer d'une ambiance glauque de mauvais film à un air allègre de Vivaldi, qui fait vibrer le cœur et chatouiller le ventre. Revenue dans mon propre service, j'adoptais les photocopies et les coupures de journaux comme paravents. J'avalais des pilules contre les spasmes, courais d'un étage à l'autre en pleurant, toujours un courrier sous le bras, ou j'allais dans les cabinets avec téléphone portable, pour faire mes doléances à maman. A peine osais-je toucher le fax de crainte de le voir exploser : Corinne, croyant que j'avais envoyé un message sans avoir rempli les formalités nécessaires, ne m'en parlait plus qu'avec des mains jointes, suppliantes, et une expression dévastée.

Un journal gras et sale, *Minute*, arrivait par livraison toutes les semaines ; ma collègue finit par le balayer d'un revers de mains : « J'en ai marre de tous ces journaux fachos ! »

J'étais là depuis deux semaines : on me convoqua pour un bilan.

« Bon, écoutez, mademoiselle, me dit Dominique. Ca m'ennuie vraiment de vous poser cette question, car je vous sais de bonne volonté, mais pensez-vous être faite pour travailler en service de presse ? C'est-à-dire : voulez-vous continuer ? »

Je fondis en larmes. Elle était très embêtée. Elle m'expliqua que cela ne remettait pas en cause mes compétences par ailleurs, qu'elle-même à mon âge était horriblement timide... Je sentais que sa vie professionnelle devenait intenable et qu'elle voulait voir en moi, non une stagiaire futile – mais une troisième main. Je ne pourrais plus faire autrement que de donner ma démission. Deux personnes avant moi avaient démissionné – sans doute la maison d'édition connaissait-elle en amont, de sérieux problèmes de direction, que personne n'évoquait officiellement.

J'eus néanmoins la chance de rendre visite à l'historien André Castelot, dont je ne connaissais pas les livres, bien qu'il en eût vendu des dizaines de milliers à l'époque où les Français se passionnaient pour les duchesses. Corinne, qui me disait des merveilles de sa gentillesse, devait lui apporter des cartons de livres. L'appartement de cet auteur était situé dans la luxueuse, large et calme avenue Foch, avec ses grilles noires et ses minces espaces de verdure. L'homme qui nous ouvrit avait dans les quatre-vingt ans, une silhouette maigre et le visage frêle : « Oh mademoiselle ! s'exclama-t-il en voyant Corinne et ses cartons, vous

portez cela vous-même ! Il fallait m'appeler, je vous aurais aidé ! » Il avait l'air sincèrement navré, et, tout au long de notre visite, se récria à propos de la peine que nous avons pris pour lui, comme s'il n'en était pas digne, ou comme s'il était plus en état que nous de fournir de pareils efforts. Monsieur Castelot était d'une douceur, d'une prévenance telles qu'à chaque instant je craignais d'être malpolie par comparaison. Son appartement disposait d'une magnifique baie vitrée. Il fit pour moi une rapide visite guidée des objets historiques qui décoraient sa salle à manger : là, un tableau représentant des protestants – son arbre généalogique comptait un huguenot qui, au XVIème siècle, avait péri décapité – là, une authentique carte de Paris au XVIIIème siècle, le coffre de bois que Marie-Antoinette avait emporté dans sa fuite, et le tissu d'un de ses fauteuils ; je n'osais plus bouger de crainte de briser les antiquités de ce musée domestique.

Il y eut la préparation du Salon du Livre, qui ennuyait tout le monde. J'étais calmement assise dans le bureau de Dominique, lorsque ma supérieure explosa en lamentations : « Ce Salon du Livre !... ça promet encore d'être quelque chose. Et ensuite ça n'arrêtera plus. On va avoir un auteur, conseiller numéro deux du groupe *Figaro*, alors là, c'est un énorme morceau, il faudra faire *très* attention. Et puis ce projet pour Versailles en avril, qui va encore demander un travail monstre. Oh, et puis cet écrivain, il a un caractère, ça va être épouvantable. » J'écoute sa longue énumération. Elle relève la tête et me demande, très sérieusement : « Vous avez envie de faire tout ça je suppose ? » Je prends un air candide – un regard flou. « Il faut que vous me donniez une réponse claire rapidement, dit-elle, que je sache si je peux compter sur votre aide, car Corinne sera partie en vacances. » Et moi aussi, pensai-je intérieurement.

Le Salon du Livre se tenait dans un immense forum encore trop petit pour la marée parisienne. On s'y rentrait dedans, parallèlement, perpendiculairement et en diagonale. Le phénomène le plus curieux fut pour moi celui du stand où Amélie Nothomb, que j'admirais et enviais, dédicaçait ses livres : son voisin, le scintillant Eric-Emmanuel Schmitt, avec sa grosse tête pelée et des airs amènes, n'attirait que quelques lecteurs ; une foule interminable faisait la queue pour la jeune femme. Je l'ai observée derrière une barrière et j'ai été soufflée par son regard. Quand quelqu'un venait lui parler, elle relevait la tête aussitôt, et ses yeux prenaient une telle intensité qu'ils semblaient littéralement *saisir* la personne, en capter l'essence ; et sans jamais perdre cette fixité, la jeune femme éclatait parfois d'un rire plein d'attention, un peu rouillé et saccadé.

Je quittai les Editions Plon-Perrin au bout d'un mois. Ce départ causa une certaine gêne. Je fus regardée en victime, honorée d'une fête, couverte d'un carnet d'adresses pour... tenter des ronds de jambe chez Gallimard.

Une brune élancée, exprima son admiration pour Rimbaud :
« Tu aurais sans doute été déçue, lui répondit une autre. Il avait un comportement horrible. Il se promenait à poils dans les hôtels, enduit de saleté et d'alcool... Il t'aurait traitée de sale bourge ! »

Elles parlèrent du catholicisme.
« Moi, dit la brune, je suis catholique, et je reconnais que la mauvaise image des catholiques est un problème... Elle est beaucoup liée aux catholiques. »

J'écoutais et ne soufflais mot ; boîte à idées, peut-être aurais-je eu trop à raconter et analyser. Mes collègues m'offrirent de l'encens et du parfum de choix. « Vous aurez le droit de dire qu'ici, c'était odieux », m'accorda Dominique, moi qui n'en attendais pas tant. J'avais surtout de la peine pour elle – elle devait vivre mal ce nouvel échec relationnel. Pour moi, c'est vers cette époque-là que je décidai, et ce n'est pas plus mal, d'abandonner le monde de l'édition.

PAIX DE PAPIERS

A la collégiale de Thil, lors d'une journée du livre bourguignon où je me rendis en compagnie de ma grand-mère, j'allai au stand des Editions de l'Armançon et fus attirée par un livre à couverture moutarde claire sobrement intitulé : Jeanne-Faure Cousin, *Rimes*. Un regard, et la vivacité toute sensuelle de ces vers m'avait captivée ; il y a loin entre une telle connivence et le néant d'une certaine poésie académique contemporaine, raplapla, rampante, nauséuse et hermétique, qui vaudra aux années deux-mille la réputation d'avoir été sacrément antipoétiques. L'éditeur me dit que cette fraîche fontaine de rimes était l'œuvre d'une vieille dame – décédée depuis. Je lui écrivis (elle habitait Paris) pour la féliciter ; et comme je lui reprochai d'avoir choisi un titre trop passe-partout, elle me répondit que *Rimes* était moins une banalité qu'un manifeste d'exigence poétique.

Jeanne-Faure Cousin n'a pas toujours la pureté, la grâce musicale, transparente et légère, d'une Anne Perrier – poétesse suisse contemporaine – sa syntaxe se fait parfois mallarméenne, découpée par le vers, et on perd alors malheureusement le fil ; mais elle sait nous offrir des bijoux uniques comme ce quatrain :

*Quand l'or d'un dernier feu passe sur le jardin...
Quand la dernière fleur dans le soir dodeline...
Quand je te sens encore au chaud contre mon sein...
Quand tu me bats au cœur comme une mandoline...*

Je m'étais depuis peu affranchie de quelques préjugés sur la littérature régionale, en découvrant chez le même éditeur l'exceptionnel *Carnet d'un Bourguignon* de Pierre Poupon. Les journaux publiés du vivant d'un écrivain sont, trop souvent, de superficiels agendas ; là c'est une œuvre superbe – digne de Montaigne, non pour la pensée, qui reste inégalable, mais pour le bonheur de lecture. Non pas que Pierre Poupon fut un artisan original (il prédisait la déchéance de la langue française et m'a raconté d'affreuses banalités sur le « bel âge), mais sa langue est succulente, savoureuse ; un style lyrique, puriste, exigeant et précis, tout d'harmonie et de couleurs : peindre les tons des vignes, les vendanges

de livres, la pensée moissonnée au matin et la sensation cueillie. « *Pour déguster sa vie, note-t-il, il faut s'asseoir et tenir calmement le verre fragile des jours, ce verre où la vie valse avant d'être humée.* » Et je ne ressors jamais de sa lecture sans un amour fou des pouvoirs évocateurs de l'écriture. Cet octogénaire dynamique, autodidacte né en milieu modeste, dégustateur de vins, griffonnant en parfait Montaigne bourguignon les livres de son immense bibliothèque, vous ballade d'un auteur à un paysage, d'une citation forte à un évangile, d'un tableau à lui-même : c'est un beau cru, noblement *inactuel*, et qui restera.

Nous avons échangé quelques coups de téléphone – l'écrivain, fort âgé, souffrait de surdité partielle, et deux-trois lettres ; je lui donnai des extraits de mon propre Journal, dont Monsieur Poupon me dit : « Il est bon, vivant, dynamique, un peu excessif, on a envie de freiner parfois. Travaillez, vous avez tout pour réussir.

« Pourquoi un auteur de votre envergure n'est-il pas publié à Paris ? » lui demandai-je. .

Cette question, typique d'une provinciale de dix-neuf ans, me valut une réponse immédiate de son éditeur – les deux amis s'étaient communiqués mes courriers. J'eus droit, dans ma boîte aux lettres, à une Défense et Illustration de la littérature régionale manuscrite : « J'ai moi-même travaillé dans une maison d'édition parisienne – beaucoup de livres n'y ont pas, à tirage égal, le public et la longévité que certains auteurs peuvent acquérir dans leur région... Pardonnez le ton enflammé de cette lettre... mais la passion l'a emporté ! »

LES PAONS

Plus j'avais l'écriture au corps, plus je la provoquais, plus elle me répondait, moins je pouvais tolérer ces faiseurs de généralités qu'on appelle *théoriciens*, et que les meilleurs professeurs d'université vous présentent comme des mesures de la vraie vie lorsque vous effectuez des études sous leur parasol. Quant à ce que Maurice Blanchot écrit à propos d'Ulysse et les Sirènes, on lira ça dans deux cents ans comme de la poésie. Idem certains passages de Roland Barthes. Ce sont des termes techniques tout nimbés de délicatesse, on ouvre *Le degré zéro de l'écriture* et on a l'impression d'un mélange de grammaire, d'histoire, d'obscurité humide et de pluie. Ces messieurs parlent littérature avec un langage... où les mots se regardent en miroir ; c'est étrange, je ne sais comment exprimer cette intuition, il y a bien des physiciens grecs de l'Antiquité qu'on prenait au sérieux autrefois et qui sont aujourd'hui dans nos rayons poésies.

Nous avons dans notre université une certaine madame Patron (je croyais qu'elle s'appelait Plastron et la surnomme toujours ainsi depuis), qui, folle de ces théoriciens, rapide, sèche, méthodique, fouettarde, s'enhardit contre la Sorbonne lors d'un dernier cours, laissant entendre qu'ils étaient vraiment, devinez quoi ?... « réactionnaires », d'où elle, par contraste, dans les bataillons des Forces du Bien...

Un de ses collègues mâle était, quant à lui fou des mémorialistes du dix-septième siècle. Voilà, me disais-je en assistant à ses séminaires, un homme qui a des idées libres, fortes, mais nuancées, une tête sympathique, avec laquelle on a envie de s'entretenir... Il nous parlait de Saint-Simon à tous les cours, et l'aimais comme un amant. Vous savez que les universitaires travaillant sur Montaigne se détestent tous entre eux, imaginez alors ce que doit donner notre janséniste Duc et Pair de France.

Heureuse de discuter avec cet homme, je vais lui soumettre mes questions :

« Je me suis souvent demandée jusqu'où la langue des romans et des mémoires du dix-septième et dix-huitième siècle reflétait la langue de tous les jours. Dans les écrits de cette époque, jamais la négation devant un verbe n'est sautée. Aujourd'hui on est sans doute plus souple

dans la transcription des dialogues ? Ou bien les classes aisées parlaient-elles comme elles écrivaient ? Héroard, le médecin de Louis XIII, qui retranscrit phonétiquement la prononciation de l'enfant dauphin, note qu'il faisait sauter le « ne ». Croyez-vous que Saint-Simon a repoli les dialogues...

— Ah non, Louis XIV ne sautait certainement pas la négation.

— Mais Louis XIII si. Parce que c'était un enfant ? (*Visage tendu du professeur, regard de côté, atmosphère lourde*). Mais ne croyez-vous pas que même Saint-Simon a pu introduire des éléments de fiction dans son écriture ?», etc. Il me servit une phrase insatisfaisante sur les rapports entre langue écrite et langue orale ; et je compris seulement qu'il ne connaissait pas ce domaine, que ne pas savoir le fâchait, qu'enfin il avait été crispé de m'entendre mêler Saint-Simon parmi les romans ; cependant, conclut-il, « je suis content que quelqu'un s'intéresse à un travail sur la langue du dix-septième siècle qui reste à faire. »

Il me mit définitivement en rage lors d'un séminaire sur la notion de *littérature*, où il décréta, derrière le paravent d'une grande théoricienne, que ce mot englobait seulement la fiction et la poésie. Définition « scientifique » et « rigoureuse » à ses yeux, comble de l'arbitraire pour moi. Un élève – la quarantaine, philosophe largué dans son monde, jargonisant, cheveux longs – leva la main pour souligner les faiblesses de cette théorie : notre professeur l'écoutait, un petit sourire de côté, ne sachant que répondre et concluant simplement : « Oui, ce que vous dites-là se rattache à une longue tradition... » Notre modernité, ce cul emplumé, couronné et luisant, que les paons exhibent par peur de la pensée mouvante.

L'Université – un bel endroit, où l'on passe d'heureux moments – et où l'on apprend de bonnes plaisanteries. Il n'est jamais négatif de s'y rendre.

FIN

*(Marie-Eléonore Chartier –
Textes originaux : 2001-2005)*